



El Anatsui. *Focus*.
2015, aluminium et câbles de cuivre, 284 x 320 cm.
Courtesy October Gallery, Londres.

ART PARIS ART FAIR

QUEL REGARD PORTER VERS L'AFRIQUE?

Art Paris Art Fair a choisi de regarder vers le sud en 2017, en axant son focus sur l'Afrique. Pour ce faire, son commissaire général, Guillaume Piens, s'est entouré de Marie-Ann Yemsi, consultante culturelle et commissaire d'exposition indépendante, notamment reconnue pour son exposition *Odyssées africaines* au Brass (Bruxelles) en 2015.

■ ENTRETIEN PAR CLÉMENT THIBAUT

Art Paris Art Fair

Grand Palais, Paris. Du 30 mars au 2 avril 2017

Clément Thibault | Vous avez choisi l'Afrique pour cette nouvelle édition. Un territoire possède-t-il une identité artistique ?

Marie-Ann Yemsi | Pour ce focus, nous avons adopté une position assez kantienne : *de la place où je me situe, j'observe le monde*. C'est ce que font les galeries à Londres, Paris, Bruxelles et sur le continent. Nous avons intégré toutes ces perspectives.

Guillaume Piens | Une vingtaine de galeries composent le focus, en plus d'une dizaine d'enseignes occidentales montrant leurs artistes africains. Je pense que sommes parvenus à marier toutes les Afriques – anglophone, francophone, lusophone, le Maghreb, la diaspora. Nous présentons un continent ouvert et en relation avec le monde.

Plus de la moitié des galeries présentées ont moins de dix ans...

MAY | En Afrique, le paysage des galeries est en mutation accélérée. Certes, ces dynamiques demeurent largement privées. Les États africains n'investissent toujours pas assez dans la culture. Mais à cet égard, les États occidentaux fournissent-ils l'effort nécessaire ? Parallèlement aux centres historiques, que sont le Nigeria et l'Afrique du Sud, on voit poindre le Ghana, le Maroc, l'Ouganda.

GP | Ce dynamisme ne doit pas occulter les acteurs historiques et pionniers comme October Gallery (Londres), fondée en 1979, Atiss Gallery (Dakar), créée en 1996, peu après la première biennale en 1990. Il ne faut pas oublier non plus l'action d'« exploreurs », comme André Magnin – présent



Emo de Medeiros. *Surtenture #19, Tribulation*. 2016, textile, technique mixte, 120 x 120 cm. Courtesy 50 Golborne, Londres.

sur la foire avec sa galerie Magnin-A – qui a parcouru le continent pour le compte du collectionneur Jean Pigozzi.

En France, comment expliquez-vous cet emballement ?

MAY | Il faut distinguer le contexte français des autres. En France, on observe un phénomène de rattrapage. Le public est demandeur. Les expositions Seydou Keita (Grand Palais, 2016) ou *Beauté Congo*



Serge Attukwei Clottey. *Social Sculpture*. 2016, tirage pigmentaire sur papier, 177 x 120 cm. Courtesy GNYP Gallery, Berlin.

(Fondation Cartier, 2015) ont connu de forts succès d'affluence. Les institutions se rendent compte qu'elles n'ont pas assez regardé vers l'Afrique, alors que tout nous relie à ce continent.

Beaucoup d'artistes exposés au Printemps sont encore méconnus...

MAY I Nous allons avoir l'occasion de découvrir une jeune génération encore inconnue à Paris. Le regard exotique que l'on porte sur les scènes africaines nous amène à penser que ces artistes n'utilisent que des matériaux de récupération ou produisent une sculpture qui se rapproche de la statuaire archéologique. Au contraire, ils s'emparent de tous les médiums dans une grammaire très contemporaine et globale. Dans la foire, nous avons d'ailleurs prévu une *black box* avec un programme que j'ai curaté autour de la thématique « Les territoires du corps ». Le corps, c'est ce qui nous relie au monde, à l'histoire, ce qui définit notre place dans le monde, y compris dans la migration. On s'extasie souvent de ces emballages du marché, qui font croire à l'émergence spontanée d'une génération. Toutes les scènes africaines s'inscrivent dans une généalogie forte. L'Afrique a connu sa modernité.

Que cela représente-t-il pour vous à ce propos d'exposer des artistes comme Ousmane Sow ?

MAY I Les inscrire dans une histoire. L'histoire de l'art, en Occident, demeure extrêmement ethnocentrée. Nous devons



Dans le même temps que la foire, Marie-Ann Yemsi assurera également le commissariat de l'exposition *Le Jour qui vient* à la galerie des Galeries. Explications. « J'aime les démarches collaboratives, je n'essaie pas de faire rentrer les œuvres dans un propos. Pour ce projet, j'ai demandé aux artistes de livrer leur vision du jour qui vient. Ce titre possède une forte puissance d'évocation, il rappelle cet instant entre l'ombre et la lumière. Avec ce thème, les artistes ont réservé de belles surprises ; certains proposent une narration tendant vers l'autobiographie, d'autres une vision plus métapolitique. »

***Le Jour qui vient*. Galerie des Galeries, Galeries Lafayette Haussmann, Paris. Du 28 mars au 10 juin 2017**

Turiya Magadla. *iMaid ka Iova 3*. 2015, collants en nylon et coton et fils sur toile, 100 x 100 cm. Courtesy de l'artiste et blank projects, Cape Town.



Mohamed Melehi. *Triptyque*. 2017, acrylique sur toile, 180 x 240 cm. Courtesy galerie Claude Lemand, Paris

approcher ces artistes dans le contexte de leur production, en comprenant les filiations dans lesquelles ils s'inscrivent. Nous ne connaissons que les artistes majeurs, mais notre vision est encore trop disparate et incomplète. Il reste encore un lourd travail pour inscrire le continent africain dans l'histoire de l'art mondiale.

Comme vous l'évoquiez, les deux pôles majeurs de l'Afrique sont le Nigeria et l'Afrique du Sud, deux pays qui concentrent la moitié des milliardaires du continent. L'Afrique s'autonomise-t-elle en tant que marché ou l'inertie d'une construction occidentale, à l'instar de l'action d'André Magnin et de Jean Pigozzi, se fait-elle encore sentir ?

MAYI Je pense que l'on imagine mal le nombre de collectionneurs présents sur le continent. Ils sont encore mal identifiés en Occident, d'où cette difficulté d'appréciation. Bien sûr, le marché se concentre où la crois-

sance économique est la plus forte. Mais ces deux pôles ont aussi bénéficié de leur écosystème. L'Afrique du Sud a été un *hub* parce qu'elle possédait les écoles, les résidences, les galeries qui ont attiré une large partie des artistes du sud-est de l'Afrique.

Certains pays semblent avoir saisi l'importance de ces écosystèmes, et nombre d'institutions fleurissent – le musée Mohammed VI (Rabat, 2014), le musée d'art contemporain africain (Marrakech, 2016) ou encore le Zeitz MOCAA (Le Cap, 2017)...

MAYI Cela montre que l'Afrique devient son propre centre. Les artistes aussi sont très engagés dans ce processus et n'hésitent pas à créer des fondations ou des festivals : Barthélemy Togo avec Bandjoun Station, Sammy Baloji ou Aida Muluneh avec l'Addis Foto Fest, etc. Beaucoup d'artistes qui ont étudié hors du continent se sentent investis dans la construction des scènes africaines et souhaitent s'y réengager. ■